

dérisoire, dans sa thématique comme dans son formalisme : ce fut le régionalisme, courant de pensée dont les fondements préexistaient à la guerre, servi par l'invention d'une écriture plastique épurée et puissante. Certains se contentèrent de capter les derniers feux d'une vieille civilisation paysanne entrée en agonie [...], d'autres voulurent démentir l'assertion de Le Braz : «La Bretagne s'en va lentement sans espoir de retour», et faire de l'art un instrument de renaissance et d'émancipation politique».

«Académique quand exister nécessitait de refouler sa sensibilité native ; réaliste lorsqu'elle fit retour sur soi et découvrit avec horreur et tendresse qu'un monde figé allait s'effondrer ; archaïque quand le salut parut résider dans un ressourcement ; militante à l'instant où l'espoir renaquit ; avide de nouveaux rivages lorsque le monde se dilata : elle fut assurément vigilante et c'est le mérite qu'il faut lui reconnaître».

Le seul véritable reproche que l'on pourrait faire à cette belle étude est la banalité de son titre. Plus évocatrice est à mes yeux la maquette de la couverture : blancheur du plâtre de la statue certes gracieuse d'Armel-Beaufils, entrant comme un coin entre un bleu assombri et un rouge saturé, symbolisant l'interpénétration du régionalisme breton et des influences françaises... et européennes.

Ceci dit, je suis persuadé que nombreux seront les lecteurs qui ne s'arrêteront pas à ce titre et tourneront la page de couverture. Et ils n'auront pas tort ! On ne peut en effet que savoir gré aux trois auteurs d'avoir ainsi livré leur vision de spécialistes, au moment où ce siècle s'achève, sur la sculpture qui a vu le jour en Bretagne durant sa première moitié. Ils ont su mettre en relief et en lumière un patrimoine côtoyé fréquemment sans être vu et encore moins lu dans toute sa dimension sociale, politique, idéologique et culturelle. Espérons que cette belle exposition et l'ouvrage qui l'accompagne feront prendre conscience à tous de la valeur du legs des sculpteurs bretons et de la nécessité de sa sauvegarde. Souhaitons aussi que pour les auteurs la route sera longue encore et leur permettra d'offrir au public breton le fruit de nouvelles et passionnantes découvertes.

Alain DROGUET

Family Trees and the Roots of Politics. The prosopography of Britain and France from the tenth to the twelfth century, edited by K. S. B. KEATS-ROHAN, Woodbridge, The Boydell Press, 1997, 384 p.

Katharine Keats-Rohan et David Thornton, dont on connaît la compétence en matière de prosopographie, ont pris l'initiative de réunir à Oxford, au Manchester College, du 27 au 31 mars 1995, un colloque de dix-sept spécialistes qui ont échangé leurs vues sur liens familiaux et vie publique dans le royaume de France et les îles Britanniques du x^e au

XII^e siècle. Le volume, dans lequel sont éditées les communications présentées lors de cette rencontre, aborde des sujets de nature fort variée qui ont cependant tous pour point commun de s'intéresser à l'histoire sociopolitique des élites, aux réseaux qu'elles ont pu tisser dans un cadre géopolitique et chronologique bien déterminé. Pour mener à bien de telles enquêtes, tous les intervenants ont été amenés, de manière systématique ou ponctuelle, à recourir à la prosopographie et il était donc naturel que l'introduction du colloque fût confiée à Karl Ferdinand Werner, qui décrit en quelques pages denses l'évolution sémantique d'un terme apparu dès 1537 et les principales étapes franchies par la recherche prosopographique depuis que Theodor Mommsen en a jeté les bases. Cela amène l'auteur à élargir son propos à divers thèmes qui lui sont chers, tels que l'origine romaine de la noblesse ou l'importance des livres mémoriaux pour la connaissance des nébuleuses familiales.

Les autres communications abordent des points beaucoup plus particuliers mais sont généralement soucieuses de proposer des cas exemplaires. Sur le plan méthodologique, David E. Thornton, C. P. Lewis, David Bates, puis John S. Moore exposent les problèmes que rencontre la recherche prosopographique pour exploiter certains types de sources, qu'il s'agisse des généalogies royales d'Irlande et du pays de Galles des X^e-XI^e siècles ou des chroniques permettant de les compléter, de l'identification des Anglais d'avant la conquête de 1066 mentionnés dans le *Domesday Book*, des chartes royales anglo-normandes ou, pour terminer, des trois *libri vitae* anglais qui subsistent et qui intéressent respectivement le prieuré de Durham et les abbayes de Hyde et de Thorney. Dans la même optique, Alan V. Murray montre à quel point il est difficile de savoir qui sont précisément les hommes d'origine normande au sein de la principauté d'Antioche, tant que l'édition des chartes royales de Jérusalem par Hans Eberhard Mayer et la base informatisée des croisés et des colons, entreprise par Jonathan Riley-Smith, ne sont pas disponibles. Dans tous les cas de figure envisagés par ces différents auteurs, il ressort que les informations nominatives ou prosopographiques qui sont recueillies ne prennent pleinement leur sens que si l'on a une idée claire de l'origine et de la raison d'être des textes où elles se trouvent. Il y a donc un travail préalable de critique auquel se livre précisément Elisabeth van Houts à l'égard de la liste des compagnons de Guillaume le Conquérant que Wace donne dans la troisième partie du *Roman de Rou*, du vers 8 329 à 8 705. Un faisceau d'arguments et la comparaison systématique avec d'autres sources l'amènent à considérer que cette liste est plausible.

D'autres spécialistes traitent des réseaux d'influence, où s'entrecroisent les attaches multiples et complexes de divers personnages avec un roi, un seigneur laïque ou ecclésiastique, un sanctuaire, un groupe politique ou une parentèle. Emma Cownie se demande notamment ce que les actes de

donation, bâtis selon des modèles stéréotypés, peuvent nous apprendre sur la structure de la seigneurie et ce qui, des liens familiaux ou féodaux, est déterminant chez ceux qui font un don en faveur d'un établissement religieux. Dans l'Angleterre des années 1066-1136, il lui semble que l'influence de la famille est prédominante à l'échelon le plus élevé de la société, alors qu'à un niveau plus bas, jouent beaucoup plus la dépendance à l'égard d'un seigneur fondateur ou même, plus banalement, la proximité géographique du prieuré ou de l'abbaye. Avec le même souci de dégager les racines profondes d'un phénomène, Judith A. Green étudie le rôle des parentés dans la formation de fidélités politiques au sein de quatre comtés du sud-ouest de l'Angleterre : le Devon, la Cornouaille, le Dorset et le Somerset, qui ont apporté un appui massif à l'impératrice Mathilde entre 1138 et 1141, tandis que D. J. Power montre que la place éminente qu'occupe Jean de Rouvray, le premier bailli capétien de Caux ou d'Arques, s'explique largement par les rapports que lui-même et ses proches, enracinés dans le pays de Bray, entretiennent dès avant 1200 avec les chevaliers et les barons de ces confins de la Normandie, de la Picardie et du Vexin.

Enfin, dans le même ordre d'idées, Michel Bur et Hubert Guillotel examinent le cas de quelques familles implantées dans les régions qui leur sont chères : la Champagne et la Bretagne. Le premier traite des Champenois que l'on trouve dans l'entourage français des rois d'Angleterre aux XI^e et XII^e siècles et plus particulièrement du comportement, entre 1066 et 1214, de membres d'une demi-douzaine de grands lignages exerçant leur domination dans un secteur géographique limité, entre Marne et Oise, au nord de Paris. Le deuxième démêle avec beaucoup d'art et de savoir-faire l'écheveau extraordinairement embrouillé des lignées qui exercent des droits sur la seigneurie de Combour et, en ce lieu, sur l'église Notre-Dame. Cela nous vaut une étude et des tableaux généalogiques précis des seigneurs de Dol-Combour issus des vicomtes d'Alet ; de la famille du Chat, dont le plus illustre représentant n'est autre que Guillaume, abbé de Marmoutier de 1104 à 1124 ; des seigneurs de Langan, Lanrigan et Cuguen, alliés au lignage épiscopal de Rennes par le mariage d'Hervé de Langan avec Oram, fille de l'évêque Gautier ; des seigneurs de Tinténac et des diverses tiges cléricales que l'on rencontre à Combour. L'étude permet de mieux comprendre la politique menée par les abbayes de Saint-Florent et de Marmoutier dans les diocèses de Dol, d'Alet et de Rennes et la manière dont la réforme grégorienne a pu finalement prévaloir par une suite savamment négociée d'arrangements et de compromis. Durant toute cette période, le poids des parentèles se fait constamment sentir, y compris dans le recrutement monastique. Ce n'est évidemment pas un hasard si l'abbé Guillaume, dont il vient d'être question, et Garin de Lanrigan, lui-même moine de Marmoutier et prieur de la Sainte-Trinité de Combour, sont respectivement oncle et neveu. Cette affinité, attestée par les sources, n'est peut-être pas la seule. Il est pour le moins troublant

de constater que le personnage qui devient prieur de Marmoutier entre 1104 et 1106 est un certain Guillaume, auparavant archidiacre de Rennes ! Il est toujours en poste en 1116, cède la place en 1118-1119 au plus tard à Fromond, mais continue d'appartenir à la communauté monastique.

Dans les études que nous venons d'évoquer sur les réseaux d'influence, la méthode prosopographique n'est que l'un des moyens utilisés parmi d'autres pour parvenir à des conclusions de nature historique. Elle est beaucoup plus centrale en revanche dans l'enquête que mène Véronique Gazeau sur les abbés bénédictins normands des diocèses de Coutances et Lisieux du XI^e au début du XIII^e siècle. L'auteur rejoint quelque peu les pré-occupations de Hubert Guillotel lorsqu'elle souligne dans sa conclusion l'importance du rôle des grandes abbayes du Val de Loire qui fournissent des abbés aux établissements normands avec qui sont établies des relations pérennes et multiformes.

Plusieurs études enfin relèvent du genre de la monographie consacrée à un personnage particulier ou une famille bien précise. Ann Williams, s'appuyant sur le témoignage de la *Chronique de Tewkesbury*, de la *Chronique anglo-saxonne* et surtout sur le *Domesday Book* reconstitue l'histoire et plus encore le domaine foncier de Beorhtric, fils d'Ælfar, un grand que la conquête de 1066 semble avoir ruiné. Pour sa part, K. S. B. Keats-Rohan, poursuivant ses recherches sur le Maine, dont elle a déjà fait paraître certains résultats¹, concentre son attention sur le comte Hugues II (c. 940/955-992), ce qui l'amène à tenter d'éclaircir les origines de la domination angevine sur le Maine. Malheureusement, elle s'appuie entre autres sur un passage au caractère légendaire accentué du *De majoratu et senescalcia Franciae*, écrit par Hugues de Clefs vers le milieu du XII^e siècle² et ses efforts pour sauver partiellement l'historicité de certains faits ou personnages ne convainquent guère. Une autre source, également discutable, est tirée des actes des évêques du Mans³. Il s'agit de l'histoire de l'évêque Sifroi, rédigée bien après, entre 1056 et 1065, au temps de l'évêque Vulgrin. Si nombre de détails peuvent sans doute être acceptés, l'on reste perplexe lorsque l'auteur prétend que Sifroi donna deux domaines de la mense épiscopale, Coulaines et Dissay, au-delà du Loir, à

¹ K. S. B. KEATS-ROHAN, «Two studies in North French Prosopography», dans *Journal of Medieval History*, t. 20, 1994, p. 3-37 et «Politique et parentèle : les comtes, vicomtes et évêques du Maine c. 940-1050», dans *Francia*, t. 23/1, 1996, p. 13-30.

² *De majoratu et senescalcia Francia*, dans *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise*, publiées par LOUIS HALPHEN et René POUPARDIN, Paris, 1913, p. 241 («Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'Histoire»).

³ *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium*, publiés par l'abbé Gustave BUSSON et l'abbé Ambroise LEDRU, avec une table alphabétique des noms dressée par Eugène VALLÉE, Le Mans, 1901, p. 352,355 («Archives historiques du Maine»), II.

Foulque, comte d'Anjou, «pour que ce dernier l'appuyât fidèlement auprès du roi des Francs au sujet de l'épiscopat». Sifroi, en effet, accède à l'évêché entre 969 et 971 : or, à cette date, le comte d'Anjou n'est pas Foulque mais Geoffroy Grisegonelle. Il faut donc rester circonspect et admettre également que la suggestion de K. S. B. Keats-Rohan, selon laquelle la «suzeraineté» du comte d'Anjou sur le Maine aurait été accordée à Foulque Nerra par le roi Hugues Capet en mars 996, comme peut éventuellement le suggérer un passage allusif des *Gesta Ambaziensium dominorum*⁴, est une hypothèse intéressante mais qui reste à démontrer.

Évoquons pour finir deux études qui prennent en compte tout un groupe familial. Kathleen Thompson décrit l'ascension et le déclin de la maison de Gouet, proche du comte de Blois, et montre que les premiers représentants connus de ce lignage furent établis au XI^e siècle pour contenir l'expansion vers le sud de Rotrou, comte du Perche. Plus amples et embrassant un nombre considérable de personnages, les propos de Christian Settipani portent sur les comtes d'Anjou et leurs alliances aux X^e et XI^e siècles. L'auteur analyse de manière exhaustive les sources disponibles et fait une présentation critique des diverses théories généalogiques que les érudits ont formulées tant à propos des comtes d'Anjou proprement dits que de certaines familles connexes comme celle des comtes de Gâtinais au X^e siècle. Christian Settipani apporte beaucoup d'éléments neufs, mais il est dommage que ceux-ci soient noyés au milieu d'un foisonnement de supputations généalogiques des plus conjecturales. Il démontre ainsi, pièces en main, que les deux frères Geoffroy le Barbu et Foulque le Réchin, successivement comtes d'Anjou après leur oncle maternel, Geoffroy Martel, sont les petits-fils de Béatrix de Mâcon, comtesse de Gâtinais, et d'un certain Hugues du Perche, très vraisemblablement proche parent des vicomtes de Châteaudun. Pourquoi aller plus loin et supposer de façon tout à fait hasardeuse, puisque les textes sont muets, que Hugues est un frère d'Arnoul, archevêque de Tours ?

Par la multiplicité des thèmes abordés, le volume contient une matière extrêmement riche, il est vrai quelque peu éclectique. Les contributions sont toujours d'un haut niveau scientifique, même si l'on peut émettre des réserves ici ou là. C'est donc un beau livre et l'on regrette d'autant plus qu'il soit hélas déparé par d'innombrables coquilles.

Jean-Pierre BRUNTERC'H

⁴ *Gesta Ambaziensium dominorum*, dans *Chronique des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise* (Cf. *supra* note 2), p. 75.